

Un refuge

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 34

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224079>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

marquer à mon notaire cette simple chose :

— Le jardinier et la lessiveuse touchent un salaire suivant le temps qu'ils emploient pour accomplir un ouvrage fixé. S'ils lambernent ou font la causette plus que de saison, c'est l'affaire de l'employeur à protester, mais vous, homme de loi, vous avez un tarif et c'est d'après lui que vous devez taxer au maximum votre travail.

— Le tarif ne prévoit que des cas précis; tout ce qui est en plus constitue une tâche dont le prix doit être estimé librement, m'expliqua le notaire.

— Oui, mais partager un litre de vin, n'est pas une tâche au sens du langage commun, ajoutai-je d'un ton aigre-doux.

— Que serait-ce d'autre quand on compte le temps perdu ?

Ayant exprimé clairement ce que j'avais sur le cœur, je ne pris pas la peine de relever davantage l'inanité du raisonnement du notaire. Je sortis de son étude en jurant un peu tard, comme le corbeau de la fable, que l'on ne m'y reprendrait plus. A l'avenir, quand j'inviterai quelqu'un à venir boire « un verre », je m'assurerai au préalable que l'invité ne voit pas dans cette amabilité un motif à perception d'honoraires. S'il me répond « *Time is money* » ou quelque chose de semblable, je lui dirai : « Eh bien ! restez chez vous ».

Aimé Schabzigre.

LE PRÉSIDENT ET LE FACTEUR

DANS sa retraite de Tournefeuille, M. Gaston Doumergue n'a pas trouvé la paix complète à laquelle il aspirait. A l'heure du courrier, le malheureux facteur, pliant sous le poids, apporte, en effet, chaque jour à l'ancien président une énorme quantité de lettres. Il y a beaucoup de gens, sur tous les points de la France, des inconnus pour la plupart, qui ont quelque chose à dire, à demander, à proposer à M. Gaston Doumergue. Il y en a même qui lui envoient des cadeaux.

L'ancien président se passerait volontiers de ce volumineux courrier et, l'autre jour, voyant arriver le facteur et sa charge imposante, il s'écria :

— Ah ! ça, on veut donc m'obliger à prendre un secrétaire, comme à l'Élysée !

— Et moi un petit âne ! ajouta le facteur.

La Patrie Suisse. — Lire dans la « Patrie Suisse » du 15 août : « Le Loustro », nouvelle inédite de J.-P. Zimmermann, « L'Interview », par F. Gaudard, « La passion de Sadie Maberley, fille de roi ». Signalons parmi les actualités : la crue de la grande Schliere, l'éboulement sur la voie ferrée Filisur-Bergun, le cortège cycliste de Berne, l'incendie de la fabrique de chaises de Fribourg. La page sportive évoque le match Vienne-Suisse, les championnats de course-relais, le critérium cycliste de Berne. Une amusante visite aux studios d'Hollywood, une page de fort belles illustrations sur les chutes Victoria complètent le numéro.



UNE COURSE MANQUÉE

NOUS avons fait de superbes projets, tracé les grandes lignes de notre itinéraire, prévu les étapes, fait un compte approximatif des sommets à conquérir, des glaciers à franchir, prévu des variantes, laissé la place à l'imprévu et à l'imprévisible. Nous avons dû endiguer notre enthousiasme débordant, tempérer notre impatience du départ, différé au dernier moment pour une de ces causes futiles qu'on hésite à nommer. Nous avons mis tous nos soins et tout le souci de nos personnes à préparer des sacs cossus, garni de l'indispensable et d'un ordinaire suffisant pour un minimum de quatre jours. Les provisions avaient été choisies judicieusement et réparties équitablement entre nos garde-manger portatifs ; les brodequins avaient été remis sur la forme, graissés et ferrés à neuf, les fonds de culotte renforcés (il faut tout prévoir, même le pire) pour protéger efficacement nos parties nobles, les moins résistantes ; la corde avait été inspectée et repliée savamment dans toutes les règles du genre. Bref, nous n'avions rien négligé que... l'essentiel. Nous étions assurés contre les accidents par les soins du C. A. S., nous avions un congé en règle de quelques jours ; nous avions enlevé le consentement de nos femmes, non sans diplomatie et promesses de la part de l'ami V. ; nous pouvions partir l'esprit quiet et le cœur content.

Et nous sommes partis. Le premier train du matin nous mène jusqu'au fond du Valais ; le Viège-Zermatt nous enlève jusqu'à Stalden, où nous arrivons guillerets, dînons comme Anglais en ballade, et nous nous engageons pleins d'un zèle tout neuf sur le chemin de Saas. Nous entrons dans l'inconnu avec le sourire, les yeux disposés à bien voir, à photographier dans la mémoire un film ininterrompu de beautés et d'horreurs que nous développerons à loisir pour l'agrément des journées maussades.

Nous crânonnons au début sous nos sacs rebondis ; nous nous appliquons au pas montagnard, allongé, régulier, calme sans lenteur ; nous suons avec délice, assurés que c'est un signe de santé ; nous avalons stoïquement de la poussière, et quelle poussière ! préparée par les sabots des mulets, aromatisée de leurs déjections. Nous faisons tout au plus une halte-horaire au bord d'un ruisseau. Nous repirons largement à Eisten et plus largement encore à Huteggen, où nous nous rinçons le gosier à l'auberge, en face du Bietschhorn.

De Saas-Grund à Saas-Fée, dernière étape de la journée, nous maudissons les courroies qui nous scient les épaules, nous nous traitons de crétins pour ne pas avoir confié nos « fous-y-tout » au courrier postal, représenté, paraît-il, par un demi-escadron de mulets : les réflexions salutaires ne viennent jamais qu'après coup. « Ah ! si c'était à refaire ! ». Nous nous absolvons mutuellement de ne pas avoir eu assez tôt cette lumineuse idée, à la vue de Fée accueillant et coquet dans son cirque verdoyant et de la féerie du couchant sur les cimes neigeuses.

Nuit agitée pour R., qui se plaint d'une jambe. Grasse matinée, puisque l'ordre du jour ne comporte que la montée à la cabane. Réveil quelconque, tôt assombri par la détermination de R. :

— Je n'ai pas fermé l'œil, nous dit-il. Ma jambe se refuse à grimper et consent seulement à me supporter à l'horizontale. Je vais expédier mon sac par la poste et regagner pedibus Stalden après votre départ.

Nous insistons inutilement pour le retenir tout au moins à Saas jusqu'à notre retour. Ainsi amputé, le quatuor devenu trio s'engage sur le sentier qui monte, monte vers la lumière et les fiers sommets. La cabane, sentinelle debout sur un éperon rocheux, nous fait signe de son drapeau flottant qui se détache sur l'azur. Quatre ou cinq heures de montée abrupte nous y conduiront.

L'élan est donné, il n'y a qu'à le soutenir. Mais le soleil tape dur en plein après-midi. De temps à autre, l'ombre claire d'un mélèze a pitié de nous et nous retient un instant ; elle insinue dans les veines de mes deux camarades, je ne sais quel philtre langoureux qui rend leur pas pesant et les fait se plaindre du poids grossissant de leur sac :

— C'est bête de se charger pareillement ! On a toujours peur d'avoir faim ! Pour ce qu'on mange en course !... Ces boîtes de conserves sont comme du plomb !

Et les voilà qui ralentissent, multiplient les arrêts, si bien que je prends de l'avance, espérant les entraîner. Hélas ! l'ombre du dernier mélèze est la plus forte. Je les hèle : ils ne bou-

gent pas. Je les attends : ils vident leur gourde. Je réitère mes appels : ils se couchent. Je leur lance des qualificatifs énergiques pour les secouer : ils daignent me faire signe de descendre ou qu'ils vont descendre. Je les rejoins :

— Nous renonçons, avouent-ils à l'unisson.

— Par un temps pareil, vous voulez rire !

— Pas du tout, répondent-ils en épongeant leurs visages où tout le sang semble s'être porté ! Impossibles d'aller plus haut !

— Voyons, qu'y a-t-il ?

L'un se plaint du cœur, l'autre des poumons, avec le plus grand sérieux et la plus intime conviction. Le souffle leur manque et leur coupe les jarrets...

— Nous irons aussi lentement qu'il faudra, nous avons amplement le temps. Demain, ça ira comme sur des roulettes, le dos léger, dans la fraîcheur des glaciers...

— Au contraire ; plus on monte, plus grandit la difficulté de respirer. Nous n'avons qu'un parti à prendre : redescendre.

— C'est l'entraînement qui nous manque : nous nous aguerrirons dans de modestes ascensions autour de Saas, et dans deux jours, nous pourrions attaquer les 4000.

— Non, il n'y a rien à faire, affirment-ils. Nous pouvons regagner Stalden ce soir, y rejoindre l'ami R., et demain surprendre agréablement nos femmes.

Et bêtés de nouveau, nous dévalons le sentier caillouteux. J'enrage intérieurement, d'autant plus que je suis particulièrement dispos et capable des plus fortes randonnées ; mais on ne se lance pas seul en haute montagne, et la compagnie d'amis est le premier des agréments, celui qui fait goûter doublement les merveilles de la nature. Je marche, honteux de notre défaite, me retournant souvent pour admirer Dôme, Täscherhorn, Alphubel et *tutti quanti*, répondant sans aménité aux pointes de mes camarades qui, par jeu, se dilatent la rate en riant de mon désappointement. Si je ne connaissais leurs aptitudes d'alpinistes, je croirais qu'ils me jouent une comédie à leur façon pour étouffer quelque dictamen trop scrupuleux.

Nous brûlons Saas-Fée, où l'on connaît nos ambitieux projets et retrouvons sans enthousiasme le chemin muletier. Nous nous consolons d'un bon souper et d'un bon gîte à Stalden ; nous nous endormons en désirant la pluie pour le lendemain et le surlendemain, une de ces pluies battantes qui font rentrer les escargots dans leur coquille, afin d'avoir l'excuse du retour précipité.

Le lendemain, soleil éclatant : nous rentrons penauds comme des renards que des poules auraient pris.

A. Gaillard.

« RESQUILLAGE » MEDICAL

PARMI les mille et un resquillages, fruits acides de notre époque, communément pratiqués par les spécialistes, il en est un bien connu et particulièrement redouté des docteurs : la consultation par téléphone, en société ou dans la rue.

A peine sorti de chez lui, l'autre jour, le bon docteur X... est happé par un de ces redoutables clients qui, saisissant la belle occasion, lui énumère, sans omettre le moindre détail, les troubles divers dont son organisme est le siège.

Gravement, après un examen rapide par-dessus ses lunettes, l'homme de science décrète :

— Attendez, il faut que je vous ausculte. Tirez la langue.

— ...

— Fermez les yeux.

— ...

Lorsqu'il les rouvrit quelques instants plus tard, le patient se vit entouré de badauds amusés et constata, confus, la disparition du malicieux docteur.

Un refuge. — Faut-il absolument que tu ailles au club ce soir ?

— Non, mais j'y vais parce que j'ai besoin de repos.